

Kââ

**On a rempli
les cercueils
avec des
abstractions**

FLEUVE NOIR

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS FLEUVE NOIR

- Silhouettes de mort sous la lune blanche* (1982)
La princesse de Crève (1984)
Mental (1984)
*Il ne faut pas déclencher les puissances nocturnes
et bestiales* (1985)
Respiration de la haine (1985)
On commence à tuer dans une heure (1986)
La fiancée du vieux renard (1987)
Rendez-vous à Forbach (1988)
Trois chiens morts (1992)
Le marteau (1994)
24 000 années (1996)

023056570

823

ON A REMPLI
LES CERCUEILS
AVEC DES ABSTRACTIONS

16
X Non
7484

DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|--|--------------------|
| <i>Une ville rose et noire</i> | Pierre LE COZ |
| <i>Tout ce qui est à toi...</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| <i>Rouge, impair et manque</i> | Eric KNIGHT |
| <i>Trois jours d'engatse</i> | Philippe CARRESE |
| <i>Je te quitterai toujours</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| <i>Mourez, nous ferons le reste</i> | Christian CAMBUZAT |
| <i>Le flic qui n'avait pas lu Proust</i>
(grand format) | Georges MORÉAS |
| <i>Cap des Palmes</i> | Alain NUEIL |
| <i>Faux frère</i> | Béatrice NICODÈME |
| <i>Filet garni</i> | Philippe CARRESE |
| <i>Poissons noyés</i> | Laurence GOUGH |
| <i>La solution esquimau</i> | Pascal GARNIER |
| <i>Juillet de sang</i> | Joe R. LANSDALE |
| <i>Éloge de la vache folle</i> | Christophe CLARO |
| <i>Le Petit Parisien</i> | Frank GOYKE |
| <i>Billi Joe</i> | Jean-Paul NOZIÈRE |
| <i>Toi, ma douce introuvable</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| <i>Rafael, derniers jours</i> | Gregory MCDONALD |
| <i>Le doigt d'Horace</i> | Marcus MALTE |
| <i>Délit de fuite</i> | Bernard ALLIOT |
| <i>Corinne n'aimait pas Noël</i> | Jean-Luc TAFFOREAU |
| <i>La vie truquée (grand format)</i> | G.-J. ARNAUD |
| <i>La vie duraille</i> | J.-B. NACRAY |
| <i>L'honneur perdu du sergent</i> | Nicholas MEYER |
| <i>Rollins</i> | Olivier PELOU |
| <i>Béton-les-Bruyères</i> | Phillip BAKER |
| <i>Blood posse (grand format)</i> | Boris SCHREIBER |
| <i>La traversée du dimanche</i> | Laurence GOUGH |
| <i>Ligne dure</i> | Alain NUEIL |
| <i>Cyclone</i> | Philippe CARRESE |
| <i>Pet de Mouche et la princesse</i> | Marcus MALTE |
| <i>du désert</i> | Frank GOYKE |
| <i>Le lac des singes</i> | |
| <i>Mortelle déviance</i> | |

La place du mort
Toute la mort devant nous
Cœur-Caillou
Un matin à Trieste

Pascal GARNIER
Sandra SCOPPETTONE
Virginie BRAC
Edith KNEIFL

ON A REMPLI
LES CERCUEILS
AVEC DES ABSTRACTIONS

FLEUVE NOIR

La place du mort devant nous
 Tout le mort devant nous
 Carr-Collins et moi
 Un matin d'été
 Eric Kestel
 Philippe Courtes
 Sandra Sémovska
 Christian Camargo

 Georges Mouton
 Alain Nougé
 Blaise Nicollet
 Philippe Courtes
 Laurence Gaudin
 Pascal Gaudin
 Joe R. Lacroix
 Christophe Clavel
 Frank Goyen
 Jean-Paul Nougé
 Sandra Sémovska
 Gergory Mouton
 Marcia Mault
 Bernard Nougé
 Jean-Luc Tournay
 G.J. Nougé
 J.-B. Nougé

 Nicolas Mouton
 Olivier Proust
 Philippe Nougé
 Eric Sémovska
 Laurence Gaudin
 Alain Nougé

 Philippe Courtes
 Marcia Mault
 Frank Goyen

La place du mort devant nous
 Tout le mort devant nous
 Carr-Collins et moi
 Un matin d'été
 Eric Kestel
 Philippe Courtes
 Sandra Sémovska
 Christian Camargo

 Georges Mouton
 Alain Nougé
 Blaise Nicollet
 Philippe Courtes
 Laurence Gaudin
 Pascal Gaudin
 Joe R. Lacroix
 Christophe Clavel
 Frank Goyen
 Jean-Paul Nougé
 Sandra Sémovska
 Gergory Mouton
 Marcia Mault
 Bernard Nougé
 Jean-Luc Tournay
 G.J. Nougé
 J.-B. Nougé

 Nicolas Mouton
 Olivier Proust
 Philippe Nougé
 Eric Sémovska
 Laurence Gaudin
 Alain Nougé

 Philippe Courtes
 Marcia Mault
 Frank Goyen

39342

DL-23 10 1997

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1997, Editions Fleuve Noir.

ISBN 2-265-06282-0



1

Full aux 9 par les valets. Il était près de 2 heures du matin, tous autant que nous étions, nous avions salement picolé, et ce jeu me sortait, comme ça, intelligent et vrai. Je caressai les cartes sans m'en rendre exactement compte, mais les autres joueurs durent bien le voir, eux. Je ne suis pas un excellent joueur de pok', parce que je fatigue vite et que je bois infiniment trop pendant que je joue. Le type le plus dangereux, en face de moi, ne s'imbibait que de Schweppes depuis le début et était évidemment pimpant, cette espèce de salaud.

J'aurais dû, de fait, me rendre compte qu'il suivait mes gestes avec une sorte de gourmandise ; celle du type à l'aise partout et qui gagnera toujours sur tous les tableaux.

Tous donc n'avaient pas picolé, et c'étaient bien encore des conneries épaisses que je me racontais au sujet de ce full. Mais enfin, c'était la première fois que je pensais avoir en main quelque chose qui pourrait me remettre à flot.

Je posai mes cartes, pris un air que pour l'éternité désormais je jugerai grotesque d'arrogance. Le vieux type maigre qui me regardait avec gourmandise et buvait du Schweppes déposa sans mot dire un carré de dames en face et me regarda avec commisération. La haine fut en moi, vidant mes tripes. Je devins sans doute également blême : je venais de perdre encore environ deux plaques et vu que j'en devais déjà dix...

— Eh ben ! Le premier carré de la soirée, dit mon voisin de gauche qui puait honteusement des aisselles.

— Oui, ricanai-je d'un ton sucré. Et il a fallu que ça tombe sur moi.

Ce sont des propos mal vus à une table de pok' et entre gens du même monde : P-DG de boîtes importantes, assureurs, un notaire lyonnais qui venait ici exclusivement pour cela, ingénieurs spécialisés sortis de l'École des mines à 560 KF (comme ils disent) par an, comme moi, etc. C'était un cercle où on entraînait seulement au vu des fiches de paie, tout ce qu'il y a de fermé, avenue de Versailles. Mais l'avantage était qu'on vous avançait volontiers de l'argent (à des taux exemplaires, aucun doute).

La question était : comment allais-je rembourser, sous un mois, cent cinquante mille balles sans que Karine s'en aperçoive ? Moi qui, le jour de notre mariage, sept ans plus tôt, lui avais juré que plus jamais je ne toucherais une carte, sauf pour un bridge bien élevé une fois par mois avec des amis... J'avais tenu presque trois ans, avant de retourner à mon vice.

Je n'avais été entraîné à y revenir par personne, étais entré dans ce cercle un beau jour que, désœuvré en une fin de mois d'août maussade, j'errais sous le

crachin, guère décidé à réintégrer l'appartement désert de Boulogne.

Mais aussi, me disais-je piteusement à chaque fois que je repensais à cela, pourquoi Karine m'avait-elle délaissé pour la villa et la piscine intérieure de ses parents à Cap-Breton pendant près de cinq semaines ?

Bien maigre excuse et misérable justification complètement minable. Absence de Karine ou pas, je m'y étais recollé régulièrement, et en jouant de plus en plus gros. Depuis bientôt cinq ans, donc, je rejouais. Mais comme je ne suis en général pas trop mauvais, mes gains équivalaient à peu près à mes pertes, ça avait fait un ensemble à peu près stable. Sauf pour les deux semaines précédentes, et particulièrement maintenant, avec cette saloperie de carré de dames en pleine tête.

Je me levai, essayant tristement de cacher que je ne parvenais pas à encaisser ce coup-là.

Je n'existais déjà plus, pour eux. Mon voisin aux aisselles odorantes se tournait d'ailleurs déjà pour réclamer un jeu neuf.

Je me retrouvai donc dehors sur l'avenue de Versailles à la rare circulation, au fond d'un mois de mars totalement glacial.

Pour Karine, j'étais à Londres. Tout cela était parfaitement sinistre et je n'étais qu'un con grotesque.

Planté au milieu du vent, j'allumai une cigarette. Putain ! j'avais tellement cru être sur le point de me refaire au mieux avec ce full à la con... A qui pouvais-je demander de me larguer quinze plaques sans sourciller et sans en dire un mot à Karine ? Karine qui, dans l'instant où elle le saurait, filerait voir son

père (qui me vomissait, parce que je vomissais ses opinions politiques : il avait appelé sa fille Karine parce que c'était le prénom de la femme chérie d'Hermann Göring, c'est tout dire). Celui-ci la ferait divorcer en deux coups les gros et réussirait à m'extorquer une pension foudroyante dans la foulée.

Demander à mon patron ? S'il apprenait que j'avais de telles dettes de jeu (ou même, plus simplement, s'il apprenait que je jouais), c'est également dans la seconde que je serais balancé propre, et il s'empresse-rait de faire en sorte que personne en Europe n'emploie jamais un type comme moi.

J'étais en train de geler sur place en me disant que j'avais foutu incontestablement ma vie en l'air. Que se passerait-il quand le directeur du cercle, à la fin du mois (dans douze jours exactement), viendrait réclamer son dû ?

Un taxi en maraude voulut bien s'arrêter ; une Mercedes bien tiède et confortable conduite par un Noir énorme qui riait trop et pour rien dans la ville à peu près endormie. Moi, je n'avais strictement aucun motif de me marrer. Comme je ne répondais rien du tout à ses conneries, place de la Concorde, il demanda :

— Ah ! Vous sortez de ce cercle, hein ? Vous avez perdu beaucoup ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?

Après quoi, il la boucla et c'est sans un mot qu'il me laissa devant une boîte de la rue du Sabot. J'estimais qu'après deux ou trois bourbons j'aurais la pensée assez obscurcie pour aller ronfler sans cauchemars

au Sofitel de Roissy-Aéroport, où j'ai pris l'habitude de me planquer quand je joue.

Je vais souvent dans nos bureaux de Londres, parfois de Bruxelles, et le vol Air-France 861 qui part de City-Airport à 19 h 15 et arrive à 21 h 10 est un parfait alibi. J'explique à Karine que je dors à Roissy avant d'aller directement au bureau le lendemain matin : celui-ci étant situé à Nogent-sur-Marne, cela m'évite d'avoir à traverser Paris deux fois. Effarante est la quantité de mensonges au sein de laquelle je vis.

Il me fallut trois bourbons pour que le son du piano commence à se cristalliser dans ma tête et que les balais du batteur ne produisent plus qu'une chose inconsistante et molle. Une très belle fille brune, au bar, me faisait de gentilles avances, du moins était-ce ce que j'imaginai dans mon abrutissement précontraint — autrement dit, extrêmement bétonné. Vers 4 heures, un autre taxi me tira jusqu'à Roissy. Là, c'était un jeune type qui semblait avoir l'habitude de ramener les poivrots nocturnes et globalement jaunâtres au sein de lumières blanches. Je lui tendis mon portefeuille pour qu'il se paie et je fus surpris, le lendemain matin, qu'il ne m'ait rien volé des mille balles qui y gîtaient encore, non plus que de mes cartes de crédit.

Je me réveillai vers 9 heures dans une chambre aussi impeccable qu'impersonnelle, persuadé que ma cervelle allait me jaillir par les oreilles. Sur le fond de ciel gris que je me mis à observer par la fenêtre sans trop savoir pourquoi passaient de rares petits flocons. Je me souvins qu'il y avait un sachet de Catal-

gine dans mon portefeuille (c'est là que je vis que le spécialiste des poivrots nocturnes ne m'avait rien piqué, ce qui m'entraîna dans des spéculations très molles).

Il était 10 heures. Mon esprit était tout ce qu'il y a de glauque, mais enfin je parvins à me décider à consulter mon calepin électronique, et j'avais un rendez-vous à 11 heures avec un type d'une boîte d'assurances qui voulait qu'on lui concocte un nouveau logiciel au sujet des indemnités pour les deux-roues ou un truc de ce genre. Ensuite de quoi, il m'invitait à déjeuner je ne savais trop où.

Ce n'est que dans le taxi m'emmenant au bureau que l'histoire des quinze plaques me sauta d'un coup à la gueule, espèce de serpent froid dans mon esprit, saloperie abominablement gluante que j'avais voulu oublier dans les chiottes de mon esprit, excrément du réel.

Dans le gris des choses de cette matinée aux contours vaseux et indécis, la migraine se calmait un peu, mais s'y substituait, dans l'odeur grasse de ce taxi à moteur Diesel, une envie de dégueuler à peu près incoercible.

Nous fûmes à Nogent, mon chauffeur me demanda de le guider. Il était juste 11 heures lorsque je gravis les marches en faux marbre de PRO-LO SA.

A chaque fois que je voyais le nom (et le logo torturé et alambiqué qui était en dessous), j'avais de mauvais ricanements. Dans les couloirs qui ressemblaient à ceux d'une clinique de luxe, mon rire cessait : PRO-LO me payait épais et je n'avais pas de motif (ou plus) de me moquer de cette enseigne équi-

voque, ou pour le moins bizarre. Je ne croyais pas le patron de cette boîte doté du moindre sens de l'humour et il ne m'apparaissait pas que ses intérêts eussent le moindre rapport avec le prolétariat !

Il est vrai aussi que la boîte tenait essentiellement par mes compétences. L'ensemble de l'arrangement n'était pas mauvais, puisque j'obtenais ce que je voulais pour travailler de façon extrêmement compétitive, et que nous vendions nos logiciels jusque dans la Silicon Valley et à Hiroshima. Dans la géographie mondiale des ordinateurs, quoi de plus adorable et édénique ?

Je fus à mon bureau. Alors que je posais la main sur la clenche, Mlle Laffé, ma secrétaire (inévitablement amoureuse de moi, je me demande encore pourquoi), m'arrêta net :

— Monsieur Rouvieux ? On a téléphoné pour vous.

— Ce n'est pas très original, ris-je vaguement.

— Non, non, bien sûr. Mais là, c'était personnel. J'ai demandé où vous pouviez rappeler, mais on m'a répondu qu'on tâcherait de vous joindre de nouveau vers midi.

— Bon.

Qui cela pouvait-il être ? Bah ! On verrait bien.

Ensuite, il me fallut m'appliquer à comprendre exactement ce que voulait mon assureur, et mon esprit s'embarqua dans des histoires de « garantie proportionnelle », de risques de défektivité mécanique sur les motocycles de toutes les marques possibles et imaginables.

C'était un jeune type très compétent et qui savait exactement ce qu'il voulait. Toujours ça de pris et gain de temps : on n'aurait pas à élaborer trente-six projets pour un type qui n'y comprenait rien et totalement indécis quant à ce qu'il voulait au juste, comme c'est le cas la plupart du temps.

Nous tombâmes donc d'accord un peu avant midi, jusques et y compris sur le fait que l'un comme l'autre nous fumions bien trop et qu'en conséquence il ne se voyait pas m'inviter dans un des multiples restaurants d'Eurodisney, où il est interdit de cloper.

— Vous connaissez quelque chose de convenable, par ici ?

— Il y a le Panoramic du Nogentel. C'est à trois minutes... et on peut s'y adonner à notre vice.

Il sourit, lissa sa moustache blonde. Ce serait agréable très certainement de bavarder avec ce type-là. Et, sans doute, j'oublierais un moment mon cauchemar de saleté de dette de jeu.

Un de mes téléphones sonna.

— Monsieur Rouvieux ?

— C'est moi-même.

— Ah ! Parfait. Nous pourrions nous entretenir un moment, demain midi, par exemple ?

— Au sujet de quoi ?

— De quelque chose qui, depuis hier soir, après ce carré de dames malheureux, doit vous embarrasser quelque peu. Si je ne m'abuse...

— Qu'est-ce qui... que ?

J'étais glacé, mais, face à mon assureur, je parvins à demeurer impassible. Cela étant, j'aurais préféré le

voir à mille lieues, celui-là, plutôt que d'être obligé de m'exprimer à demi-mots.

— Ne vous affolez pas, monsieur Rouvieux, continuait la voix polie. (Une voix qui me disait quelque chose, maintenant.) Non, monsieur Rouvieux : je crois juste que je puis vous aider. Vous avez du monde dans votre bureau, c'est cela ? Vous ne pouvez pas parler. Évidemment. Vous connaissez Lapérouse, quai des Grands-Augustins ?

— Oui, mais je...

— Demain, à midi et demi. Demandez M. Saint-Yves. Bonne journée, monsieur Rouvieux.

Et il raccrocha.

J'en fis autant, songeur. Cette voix me paraissait être précisément celle du type qui buvait du Schwepes en me mettant des carrés de dames sous le nez. Et il voulait m'aider ? Et il s'appelait Saint-Yves ?

— Vous semblez pensif, dit gentiment mon assureur.

— Non, non, pas vraiment...

Il me regardait avec curiosité. Après tout, j'avais peut-être une gueule un peu bizarre ?

— Eh bien alors, allons déjeuner, si vous voulez...

— Oui, oui, allons-y, dis-je d'un ton très très vague.

Non, décidément, il devait croire que je planais, ni plus ni moins.

Tout le long du repas, je me donnai un mal de chien pour m'intéresser à la maison qu'il venait d'acheter en Sologne, à la traversée d'Orléans lors des retours de week-end, et autres occupations et pro-

blèmes de ce genre. Inestimable et palpitant. Nigaud et heureux.

— Et vous, monsieur Rouvieux ?

— Moi ? Rien de spécial.

Il eut l'air déçu et je me mis à chercher furieusement ce qui, de ma part, pourrait le fasciner (en dehors du poker, bien entendu...). J'entrepris de lui conter la merveilleuse histoire de mes errements de conducteur. (En résumé : allais-je ou non changer de voiture ?) Il fut instantanément captivé et entama une diatribe sur les voitures italiennes. Moi, j'ai une Lancia dont je n'ai pas à me plaindre, mais j'opinaï. Vers 14 h 30, j'avais envie de le prendre par le fond de son froc et le balancer comme ça dans la Marne glacée, mais enfin, je réussis à m'abstenir et notre repas fut des plus civils et des plus aimables. Ce type devait penser qu'il s'était fait un bon pote.

C'était drôle : au début, j'avais eu de la sympathie pour lui ; maintenant, je n'avais plus qu'une seule idée : comment m'en dégraisser ?

Pour finir, il regarda sa montre, dit « Merde, déjà 2 h30 » et se jeta sur son paquet de cartes de crédit.

Je retournai au bureau et pus enfin, en solitaire et tranquille, me livrer à des spéculations sur cet appel téléphonique, spéculations qui n'aboutirent bien entendu à rien.

Il fut 18 heures sans que je m'en rende compte vraiment, quoique la nuit fût tombée depuis un bon moment et que je n'eusse encore allumé que ma lampe de bureau. Pour me donner une contenance, j'avais mis une disquette dans l'ordinateur et j'avais expliqué à mon amoureuse secrétaire que je cherchais

dans des archives un modèle pour le logiciel de mon assureur lorsque, vers 17 heures, elle m'avait apporté le traditionnel café.

Nous avons discuté vaguement de l'opportunité de nous brancher sur Internet, des choses de ce genre, dans une platitude nauséuse. Et par moments, comme de grandes goulées d'air glacé qui vous bloquent les poumons, mon truc revenait, quinze plaques à trouver, M. Saint-Yves, ce carré de dames et tout le tremblement catastrophique allant avec.

A 18 h 15, elle réapparut, dit :

— Je m'en vais, monsieur. Je vous appelle un taxi ?

— Volontiers, Muriel.

Puisque c'est son prénom. Qui est très joli.

Maintenant, il fallait que mon mur de mensonges prévoie une fois de plus d'affronter le regard clair de Karine. Sauf que cette fois, ce serait bien plus redoutable, puisque j'étais au bord d'un gouffre. Dans lequel j'allais l'entraîner, c'était incontestable.

Si au moins j'avais pu surmonter ma lâcheté et lui cracher le morceau... Vinrent les réflexes à vomir, inévitablement, et je me mis, dans le taxi qui me ramenait à Boulogne, à charger Karine de tous les vices du monde, et ce de la plus inique des façons.

Elle était idiote, inculte, snob, ne comprenait rien à mon travail, dépensait infiniment trop d'argent. Ma mesquinerie alla jusqu'à l'accuser d'utiliser la voiture et de m'en priver constamment, alors que la vérité est seulement que j'ai horreur de conduire dans Paris. Aussi, elle faisait mal la cuisine et s'occupait de nos deux filles en dépit du bon sens.

Je me détestais assez convenablement, en conséquence, lorsque le taxi me déposa devant l'immeuble. Le fleuriste était encore ouvert ; j'achetai un bouquet très cher d'orchidées et de roses.

Je savais que Karine le mettrait dans son vase bleu. Assis sur mes mensonges, aurais-je un moment d'apaisement ?

Maintenant, Karine était très intelligente, finement cultivée et spirituelle, elle était passionnée par mon travail, dépensait l'argent au mieux de nos besoins et ne voulait en aucun cas entendre parler d'une seconde voiture.

Mon côté mauvais reprit le dessus vers le quatrième étage : nous avions plus de quatre cent mille francs d'avance en SICAV et autres conneries qui ne m'intéressaient pas. De quoi largement payer le cercle. Karine était une petite conne de thésauriseuse qui m'imposait les délires de son facho de père. Au sixième, lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, j'avais envie de foutre les fleurs en l'air. Mais où ? Il était trop tard, j'avais ce bouquet en main, et aucun endroit pour le balancer : donc, autant le lui refiler.

Je voyais trop que j'étais d'une épouvantable humeur, mais je n'avais aucune envie de m'en départir : ça me faisait une bonne carapace bien sordide contre ma propre merde.

Elle se précipita évidemment sitôt qu'elle eut entendu ma clef fouillant la serrure.

Elle souriait, ses yeux pâles étaient pleins d'attention et s'agrandirent un peu lorsqu'elle vit le bouquet.

— Eh bien ? Qu'est-ce que tu me fêtes, aujourd'hui ?

- Rien. J'ai eu envie. Comme ça.
- C'est adorable. Tu es crevé, ça se voit.
- Tu sais comment est Londres...
- Tu veux un bain, un scotch ?
- Un scotch.

Elle ondula dans sa robe d'intérieur en satin au long du couloir. Karine a un corps superbe, dû, notamment, à la pratique de trente-six sports dans je ne sais plus combien de clubs de Boulogne.

Dans le salon, les deux filles regardaient la télévision. Elles se précipitèrent évidemment sur moi et je caressai avec plaisir les cheveux blonds d'Hélène et ceux plus sombres de Sophie.

— Vous embrassez Papa et vous allez vous coucher.

Elles étaient très bien élevées : on se serait cru dans une saleté de série américaine avec des tas d'enfants propres et des jeunes femmes belles, aimantes et aux petits soins pour toute la famille ; je baignais donc dans une grotesque cucuterie.

J'eus mon scotch, dosé comme je l'aimais. Elle avait préparé un vrai goulasch. (Bien entendu, elle était une excellente cuisinière...)

Il me prenait l'envie de faire du mal à tout ce lisse trop parfait, à ce visage finement et imperceptiblement maquillé, à ce corps qui allait et venait avec toute sa grâce. La seconde suivante, je me traitais d'ordure pur jus projetant sur son épouse des pulsions du genre sadique.

Puis je m'aperçus qu'assise en face de moi elle me fixait comme si elle m'avait trouvé bizarre. Un peu comme l'homme des assurances. Elle dit :

— Tu as un problème, Geoffroy ?

Je n'avais rien d'autre en magasin qu'un sourire plat et une réponse non moins plate, se mariant bien avec. Ou, du moins, se mariant le mieux possible : il était clair que ce ne serait guère fameux et que je ne parviendrais pas à m'ôter de l'esprit la mentalité du gamin qui a volé des confitures et craint que Maman ne le découvre. Pour compléter le tableau, j'étais débile et j'avais des états d'âme. Je m'enfonçai donc paisiblement dans le grotesque absolu. Pourquoi ne pas dire : « Ecoute, Karine, j'ai perdu au jeu cent cinquante mille balles » ? Elle dirait et ferait ce qu'elle voudrait, mais je serais soulagé. Ah ! le plaisir de l'aveu... Au lieu de quoi :

— Je suis crevé, Karine, c'est vraiment tout.

— On dîne quand tu veux, tu sais ?

Heureusement que Karine n'a rien d'une psychologue. De nouveau, je me dis méchamment qu'elle n'était pas foutue de voir au-delà de ses ongles vernis, me gardant bien, dans le même temps, de reconnaître que cela m'arrangeait au mieux.

Je m'en fus embrasser les deux fillettes et manquai de me mettre à pleurer de désespoir. Après quoi, je me repris et pus offrir, durant le dîner, un visage aimable, voire amoureux.

Karine me parla des vacances qu'elle avait concoctées dans un hôtel de Chamonix, j'adhérerai à tout ce qu'elle souhaitait, pourquoi pas Chamonix ? Très bien. Vive Chamonix, la mer de glace, la piscine de l'hôtel, et les petites pourraient sûrement faire du poney, etc.

Vers 23 heures, j'étais enfin authentiquement crevé. Lorsque Karine tourna le dos, je m'enfilai un Sérestat, puis, à sa grande surprise, je me flanquai un scotch supplémentaire : voilà qui garantissait pour le moins un sommeil sans rêves.

Et une bonne fuite devant la réalité, par la même occasion. Mais, assez hypocritement — un peu plus, un peu moins... —, je me dis que, de toute façon, je ne pouvais rien décider avant d'avoir vu ce M. Saint-Yves.

Je dormis donc avec l'odeur considérablement érotique du corps de Karine dans mon nez, spécialement l'odeur de ses cheveux.

L'ensemble, finalement, ne devait pas faire une mauvaise médecine, puisque je me réveillai tellement bien que j'en fus surpris et fis des choses bizarres, comme de siffloter sous la douche, ce qui n'est vraiment pas dans ma nature.

— Dis-moi, Geoffroy, tu me parais avoir la pêche, ce matin ?

— C'est ton idée de vacances dans les Alpes : ça me semble très bon.

— J'essaie de faire tout pour vous, Geoffroy, tu sais ?

— Je sais.

Obscène. Mais je poursuivis :

— Arrête des dates avec l'hôtelier. Je m'organiserai en fonction de cela.

— D'accord. Tu vas rentrer tard ?

— Comme hier soir, j'imagine.

Après quoi, je finis de m'habiller, l'embrassai doucement. Les filles se levaient. Rien de passionnant, vraiment.

Ce n'est qu'une fois dans mon taxi Mercedes (aux mains d'un Camerounais redoutable qui ne cessait de sacrer au milieu des sempiternelles embouteillages de la porte de Versailles) que le glauque de l'angoisse m'étreignit. Le tout fut à son acmé lorsque la Mercedes de mon fou furieux sec et hilare passa (inévitablement) devant ce fameux cercle. Mon carré de dames : obsédant et froid.

— Ça va pas, patron ?

— Attrapé la crève, je crois bien.

Il me fixa dans le rétroviseur, fit :

— On dirait bien ça, oui. Il ne faut pas exagérer sur les antibiotiques, vous savez ? Un bon grog et de l'aspirine : il faut suer un bon coup. Ça élimine toutes les toxines, vous savez ?

Pas possible ! Il devait se farcir le Larousse médical vingt-cinq heures par jour, cet homme ! Encore que, dans le Larousse médical, le rhum dût tenir une place des plus limitées... Mais enfin, le mot « toxine » paraissant lui plaire énormément, il me le servit à toutes les sauces jusqu'au Châtelet.

Non, ce n'était pas le type qui m'avait foutu son carré de dames sous le nez qui m'attendait, mais un jeune gars apparemment affligé d'une épouvantable myopie et qui essayait de me scruter derrière des verres épais comme des culs de bouteille.

Il était sorti du décor lorsque j'avais demandé « M. Saint-Yves » à un maître d'hôtel.

— Je suis le secrétaire de M. Saint-Yves. Je vais vous conduire auprès de lui, monsieur Rouvieux. Vous êtes bien M. Rouvieux ?

Il devait être d'une nature perpétuellement inquiète, car Lapérouse n'est assurément pas un endroit dangereux.

— Je suis M. Rouvieux.

Que dire d'autre ?

Les fenêtres du salon Belle Epoque donnaient sur la Seine et deux hommes étaient déjà attablés.

Dont, en effet, mon joueur de poker. Immanquablement.

Ça y était : de nouveau, ce même sentiment d'infériorité à son égard. Maintenant, je le trouvais infini-

ment moins vieux qu'il ne m'avait paru, à la lumière du cercle, l'avant-veille.

L'autre était un type épais de formes et de visage, à la calvitie absolue et aux yeux sombres. On comprenait instantanément que c'était lui le patron, me fixant comme si j'étais un animal bizarre, derrière la fumée bleue de son « la flor de la Isabella ». Tous deux buvaient du champagne.

— Prenez place, monsieur Rouvieux. Saint-Yves m'a parlé de vos soucis. Vous buvez quelque chose ?

— Je veux bien un scotch avec de l'eau plate.

— Ah ! Enfin quelqu'un qui méprise les bulles dans le scotch ! Saint-Yves : M. Rouvieux me paraît quelqu'un de très bien et il est évident que nous allons nous entendre parfaitement...

Sa voix, je ne parvenais pas à me la dire autrement que gluante et collante, à peu près insupportable : pas une voix, de la mélasse répugnante.

Le nommé Saint-Yves avait un sourire sec, comme les aigles s'ils se mettaient à sourire.

— Je n'ai pas de soucis, mentis-je en sachant bien que je m'égarais.

— Vraiment ?

La voix molle du chauve avait claqué de façon inattendue. Au fait, c'était qui, ce type-là ?

— Monsieur Rouvieux, dit Saint-Yves, M. Grünzli est disposé à régler toutes vos dettes au cercle. Pourquoi l'indisposer à votre égard, lorsqu'il ne cherche qu'à vous aider ? Et je pense que cent cinquante mille francs, pour vous, c'est un souci. Votre épouse est au courant ?

L'animal, apparemment, s'y connaissait en douches glacées.

Avant que j'aie pu répondre, la porte s'ouvrit, on apportait mon scotch.

— C'est bien, Renaud, dit Saint-Yves à son secrétaire. Vous pouvez disposer. Avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie vers 16 heures.

Tiens ? Le jeune homme aux grosses lunettes n'était pas invité ? Ça devenait bizarre : c'était le secrétaire de ce Saint-Yves, mais il était poliment viré ? Autrement dit, il est des secrets qu'on ne confie pas aux secrétaires ? Pourtant, comme leur nom l'indique, ces choses-là...

Du reste, il parut mécontent de ne pas avoir le droit de rester faire joujou avec nous. Mais il dit :

— Très bien, monsieur. A 16 heures.

D'un air furibard. Après tout, j'allais peut-être m'amuser en observant leurs petits conflits internes ?

Je n'en savais rien. J'avais juste retenu le nom du gros chauve. Grünzli : un nom suisse allemand, ça. Et il n'y avait aucun accent dans cette voix détestable.

Le petit secrétaire claqua — oh ! très légèrement, à peine — la porte, mais enfin, il la claqua.

— Saint-Yves, fit Grünzli, soyez gentil : foutez-moi à la porte ce petit merdeux. Qu'on cesse de se farcir ses yeux de crapaud et sa mauvaise humeur !... (Il se tourna vers moi.) Vous pourriez travailler, vous, avec des petits cons de mauvaise humeur ?

— Non, dis-je sans y penser. Non, certainement pas.

— Ah ! Vous voyez, Saint-Yves ? M. Rouvieux est bien d'accord avec moi : c'est impossible. Payez-

lui des indemnités de licenciement décentes, faites-lui une belle lettre et qu'il aille se faire pendre ailleurs...

Si. Peut-être un vaguissime accent, mais il fallait vraiment être prévenu pour s'en apercevoir.

Qu'est-ce que je foutais ici, finalement ?

En plus, Grünzli paraissait avoir le don d'anticiper la pensée d'autrui. Voilà un type à qui il devait être sacrément difficile de mentir, oui.

— Vous vous demandez ce que vous faites ici, monsieur Rouvieux. Ça se voit à votre regard. Je vais être clair, simple et direct : je paie vos dettes et, en contrepartie, vous nous rendez un petit, ah ! vraiment *très* petit service...

Il teta son cigare, qui redémarra, et il parut trouver cela extrêmement voluptueux.

— Quoi, comme *très* petit service ?

J'étais fait comme un rat, je ne le voyais que trop, mais il fallait bien que j'essaie de garder une sorte de constance, que je tâche de ne pas être totalement grotesque face à ces deux-là. Et ça partait mal : rien que de poser la question témoignait que j'étais en train de mordre à l'hameçon de leurs manigances. L'aveu que j'étais coincé, également. Celui-là, surtout.

— Comment comptiez-vous trouver cette somme sans que votre épouse s'en aperçoive, monsieur Rouvieux ? demanda la gueule d'aigle de Saint-Yves.

— En entrant dans la première banque venue, fis-je en haussant les épaules.

— Véritablement ? Alors, n'en parlons plus. Si vous avez les moyens de rembourser dix mille balles par mois sans que votre épouse le sache ou de faire

en sorte que votre patron admette de vous augmenter dans ces proportions, moi...

J'étais coincé et ils le savaient bien, ces deux fumiers.

J'allumai une cigarette et me dis qu'il était temps d'affronter leur regard, celui, intéressé, de Saint-Yves et celui, impassible, de Grünzli. Ils avaient l'air de s'amuser énormément : allais-je ou non céder ?

— Des huîtres, cela vous tente-t-il, monsieur Rouvieux ? demanda Saint-Yves.

— Pourquoi pas ?

— Je parie sur les hommes, moi, dit Grünzli d'un ton grotesquement pompeux. Et je parierais plutôt contre vous. Je crois que vous êtes bien trop faible et que vous n'êtes pas capable d'affronter une situation imprévue. Mais mon cher Saint-Yves pense le contraire... Aussi, nous allons voir...

Je détestais, j'aurais dû lui dire d'aller se faire mettre, j'aurais dû sortir retrouver l'air pollué du quai des Grands-Augustins, au lieu de rester là, objet de la spéculation amusée et tordue de ces deux types.

Naissait en moi un sentiment bizarre et froid qu'au grand jamais je n'avais connu. Une sorte de machin qui me glaçait le ventre en continu, maladie intérieure qui venait de naître à la seconde même, maladie infecte et dure ; elle ne se guérirait qu'avec la mort (horrible) de ces deux fumures : ceux-là avaient décidé de jouer avec moi, la chose était claire et simple.

— Monsieur Rouvieux : observez ceci, je mets cent cinquante mille balles. Pour voir. Et vous, vous

voyez ? Je mise assez gros, tout de même. Pas vraiment *très* gros, mais enfin...

Et il sortit un chéquier et un stylo, du genre de ceux qu'on peut trouver chez les grands bijoutiers de la place Vendôme.

— Vous savez ? fit Saint-Yves. Je crois bien que M. Rouvieux nous hait.

— Tant mieux, répondit froidement l'autre crevure. Ça pimentera enfin un peu les choses.

Je devais être blanc. Jamais on ne m'avait ainsi traité : quelle sorte d'objet étais-je donc pour eux ?

— Quel *très* petit service ? demandai-je d'un ton glacé.

— Oh, oh ! Saint-Yves, notre ami se rebiffe, non ?

J'envisageai de me lever et de claquer la porte sans plus d'explication, et cent fois plus puissamment que le petit puceau aux grosses lunettes. Seulement, je n'en fis rien, parce que je voyais cette saleté molle de Grünzli rédiger son chèque et que c'était un chèque qui me faciliterait la vie. Enfin, à ce que je croyais, dans l'instant...

— Calmez-vous, monsieur Rouvieux, jugea bon de prévenir Saint-Yves. On ne vous demande vraiment rien de bien compliqué et M. Grünzli ne fait que rire un peu. A vos dépens, je l'admets...

Arrivèrent les huîtres et du meursault « Perrière » 1985. Je fis un sourire jaune et niais à Saint-Yves, dis :

— D'accord. Très bien.

En observant ma lâcheté avec consternation.

Saint-Yves esquissa son sourire d'aigle, mais parvint globalement à paraître ne pas se foutre totalement de ma gueule. C'était toujours ça de pris.

flottaient des odeurs délicieuses. Et aussi : allais-je m'endormir sur la table ?

Non.

Vers 14 h 30, après la fin de la bouteille d'Irancy « côte de palotte », je vis bien que mon corps acceptait de me ramener jusqu'à la 605, que je me mis à piloter de très molle façon. Je savais ce que je faisais : je m'en retournais attendre Josuah dans son antre, et je parvenais à peu près à faire que la mort de Sylvie Chalamont n'occupe plus trop mon esprit.

*
* *

Lorsque je m'éveillai, je mis un moment à me souvenir où j'étais, bouche en béton et nuit tombante. Je n'avais pas baissé de vitre avant de m'endormir dans la voiture enfoncée dans ce petit chemin de campagne et les carreaux étaient trempés de la buée de ma respiration. Il était juste un peu plus de 7 heures du soir, j'étais un corps moulu et je me sentais encore plus mal que si je n'avais pas dormi. En frissonnant sans fin, j'allai vider ma vessie sous un petit crachin. Tu parles d'une Erinye ! Je ressemblais à un héros de tragédie grecque autant qu'une serpillière usagée, oui ! Au point que je me gardai bien de me regarder dans le rétroviseur. Je me mis à rouler vers chez Josuah, certain qu'il serait rentré et que je ne pourrais pas lui faire le coup que j'avais imaginé. Dans une petite épicerie de campagne, j'achetai une bouteille d'eau minérale.

Vers 20 heures, à proximité de chez Josuah, je garais la 605 à l'endroit où elle avait stationné la

veille, en espérant qu'elle ne serait pas plus remarquée. De toute façon, je n'avais plus le choix.

En remettant des cartouches dans le chargeur du « Korriphilia », je me pris à songer à son ancienne propriétaire, me recollant illico un blues infini, dans cette nuit désespérante au milieu des bois, sous un crachin glacial.

Je parvins quand même à me décider, sortis de la voiture et fis, de nouveau, le chemin menant à mon poste d'observation de la nuit précédente. C'était curieux : on aurait dit qu'à force de progresser la nuit dans des forêts (ça avait commencé il y avait si longtemps, quand j'avais fui l'effroyable Gueule en Or...) ma perception s'était modifiée, et je distinguais des choses qu'auparavant je n'aurais vues en aucune façon. Ce me fut fort utile. Je retrouvai mon poste d'observation au bout d'environ une demi-heure et me remis à observer avec mes fabuleuses jumelles la ferme de Josuah. Dans la cour stationnait toujours la Toyota de Josuah, mais pas trace de sa Safrane toute neuve. Aucune lumière.

J'attendis un moment pour voir si, dans l'optique des Zeiss « Skipper » à carcasse blanche, se manifesterait un quelconque mouvement, mais rien. A 10 heures du soir, je repris ma progression par l'est pour contourner la ferme de Josuah.

La fenêtre de la salle de douche du rez-de-chaussée était le point faible. Je fus devant vers 22 h 30. De mes mains gantées, je cassai un carreau avec la crosse de mon pistolet (celui de Sylvie Chalamont, plutôt, la fille orgueilleuse au corps splendide jeté à la rivière). Ensuite, ce fut extrêmement facile.

Je m'installai dans un fauteuil Voltaire, le « Korriphilia » sur les genoux, une balle dans le canon. Juste la sûreté à enlever, du bout du pouce. Bien entendu, je dus me rendormir instantanément, après m'être dit, sans aucun motif sérieux, que Josuah allait réapparaître sous peu.

Les phares d'une voiture balayant les volets fermés me réveillèrent, en même temps que le bruit puissant et feutré d'un six cylindres.

Je me retrouvai instantanément dans un état de veille et de clarté d'esprit extraordinaire, incroyablement dispos, même.

Une seule portière claqua, les phares s'étaient éteints, le moteur s'était tu.

Des pas, encore, jusqu'à la porte. La clé qui tourne dans la grosse serrure de la vieille porte. Je n'aurais jamais pensé que les artères et les nerfs de mon pauvre corps pussent monter à un tel degré de tension. Quant à Josuah, j'imaginai qu'il allait sauter au plafond ou bien crever de terreur en me voyant, tout de noir vêtu, mon pistolet en pogne.

Une main machinale fit de la lumière. Mais Josuah ne me vit pas tout de suite, ce qui laissa à mes rétines le temps de s'accoutumer. Lorsqu'il me vit, ce cher Josuah, il ne sauta pas au plafond, garda admirablement son sang-froid, mit même peut-être un temps à me reconnaître, demanda :

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, et dans un tel accoutrement ?

— Peut-être te tuer. Ça dépendra de tes explications, bien entendu.

— Calme-toi, Geoffroy, voyons !

— Je *suis* calme. Je n'ai pas encore exactement arrêté dans mon esprit le sort que je te réserve ; donc, *pour le moment*, je suis calme.

Il envisagea le quart d'un huitième de mouvement, je dis :

— Même pour te gratter le nez, il te faut une autorisation, Josuah.

— M'enfin, merde ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Il fixait mon pistolet et, puisque cette arme avait l'air de le passionner, j'enlevai la sûreté. Ce geste ne lui plut manifestement pas. Il essayait de deviner mes intentions à son égard. Difficile, vu que je n'en avais pas de vraiment nettes.

— C'est lorsque Sylvie est revenue chercher sa Lancia que tu l'as fait parler plus en détail et qu'il t'est venu à l'esprit de prendre part à ce jeu dégueulasse et qui n'en finit pas ? Et que t'ont donc raconté tes amis polytechniciens que tu ne nous as pas répété ? Quel élément nouveau a bien pu te décider à te risquer dans un caca d'une telle ampleur ?

Josuah prit un air spécialement sournois et demanda si je lui permettais de s'asseoir. Il désignait un fauteuil en cuir, profond et noir. Je me levai, allai à ce fauteuil, soulevai le coussin. Son 45 apparut, luisant doucement.

Je ramassai le Smith & Wesson. Je me sentais soudain très capable de le tabasser à mort.

— Depuis toujours, tu m'as pris pour un con et un enflé, Josuah, n'est-ce pas ? Depuis math sup. Et tu t'es dit que tu allais te jouer de moi. Rien que pour voir. Rien que parce que tu t'emmerdes à crever dans ton trou de bouseux. J'oublie toujours que la seule

idée de ton impuissance conduit ta tête à inventer tous les coups pourris du monde pour te venger. Vrai, non ?

Son visage, sous la lampe jaune, se peignit en un blanc très soyeux. Puis il se reprit, passant du sournois au ricaner :

— Hu-ui. Je me suis bien amusé avec toi, je dois avouer. Tu sais, « monsieur » Ogradov est une charmante personne qui a un immense pouvoir de séduction... Vraiment ce qu'on appelle une femme de tête...

— Vous allez vous marier ? ricanai-je.

— Pourquoi pas, Geoffroy ? Pourquoi pas ?

Rien que pour se faire reluire à ses propres yeux, il ne dirait pas ce qui l'avait décidé à entrer dans la partie.

De façon désincarnée, comme avec nonchalance, je me tournai — il n'était pas à un mètre de moi — et lui expédiai haineusement le canon de son propre pistolet en plein sur son nez trop aquilin. Il ne cria pas, partit à la renverse, son visage instantanément couvert de sang.

— Saleté, fis-je, sobrement.

Il se remit d'aplomb, dit :

— Tu es devenu complètement fou. Ça t'a rendu cinglé, cette histoire...

— Certainement, Josuah. Et c'est toi qui vas trinquer.

Il me regarda avec un air incertain, demanda :

— Je peux prendre un mouchoir dans ma poche ?

... C'est toi qui as tué Syrvic, après qu'elle
faisamment raconté de choses, lorsqu'elle est
cupérer sa Lancia ?

t'a eu su
venue réco

Il semblait se remettre un peu :

— Tu l'as déjà dit, mon pauvre Geoffroy, ricant-il au milieu de son visage ensanglanté. (Je ne lui avais peut-être pas cassé le nez, mais certainement écrabouillé convenablement les cartilages.) C'est véritablement une jeune femme extraordinaire, Geoffroy, que ton « monsieur » Ogradov. Avec un sens vraiment inné du commandement, un égoïsme fantastique mené par une intelligence prodigieuse, un impérieux sens de la stratégie. Comme l'idée de faire croire que tu avais grillé dans une voiture pour que la police soit complètement perdue ! Ha, ha ! Je ne sais pas exactement comment ils s'y sont pris, mais vraiment ! Si... je ne peux vraiment pas prendre un mouchoir ?

— Les Kleenex, sur la table.

— Ah bon ! Bien. Oui ! Ah, je revois ta tête lorsque tu nous racontais cela ! Et les deux pauv' nèg' ! La jeune princesse africaine et son espèce de lieutenant ! Et Geoffroy qui croit tout ce qu'on lui raconte ! Mais enfin, Geoffroy, tout de même ! Il y a bien longtemps que leurs corps, soigneusement découpés, ont été dissous dans de l'acide. Les résidus se sont définitivement évaporés dans un incinérateur de la région d'Auxerre, avec les restes mortels d'une vieille dame. La famille ne saura donc jamais que, parmi les cendres à elle restituées, il y a du nègre !

Il n'en pouvait plus de rire et se tenait les côtes en s'épongeant le visage où le sang commençait à sécher.

— Et elle t'a raconté tout cela ?

— Mais oui ! Elle a bien vu que, de ma part, il n'y aurait que de l'admiration. Tu te rends compte ?

Elle n'a que vingt-six ans, mais elle sait très bien juger les situations et les gens. Et elle est tellement admirable, aussi, pour se grimer, tellement formidable dans l'art du mensonge ! Ah si ! C'est véritablement un génie du trompe-l'œil. Et toi, tu prétends jouer au poker ! Non, c'est trop ! N'essaie pas contre elle, si par extraordinaire tu la rencontres !

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas tué, moi ? demandai-je pour abréger son bavardage et, surtout, casser sa prétention repoussante.

— Pour quoi faire ? « Monsieur » Ogradov n'est pas de ces imbéciles qui détruisent tout sans raison. De toute façon, tu es entièrement coincé dans tes propres mensonges. Et... Au fait ? C'est toi qui as détruit les deux pauvres connards, là, les tueurs à deux sous ?

— Oui, soufflai-je, la tête engoncée dans une idée insensée.

— Alors, en plus, deux fois meurtrier... Plus le crime que tu as commis à Langres en employant mon pistolet... Mon pauvre Geoffroy... Bon. Tu veux bien foutre le camp et me laisser roupiller, maintenant ? « Monsieur » Ogradov, Karoly et moi avons longuement bavardé et je suis fatigué. En plus, tu m'as blessé et je ne vais pas pouvoir mettre le nez dehors avant un bon moment.

Pas question de lui demander ce qu'ils avaient fait des corps des deux types que j'avais abattus. Pour me ridiculiser encore un peu plus ?

Josuah regardait ma déconfiture avec un intérêt visible et haïssable. Je levai le « Korriphilia », que je ne trouvais plus romantique du tout en cet instant, et le couchai en joue.

Ça ne créa en lui strictement aucun effet d'inquiétude ; il semblait même rire beaucoup de ma fiole.

En guise de flèche du Parthe, avec un sourire insondable, il ajouta, sur le mode minaudant :

— Pour retrouver ta voiture, ne t'ennuie pas à refaire tout ce long trajet. Hier matin, le petit gars qui avait essayé de te faire chanter, tu sais ? Aimé. Bon. Il m'a prévenu qu'une voiture avait stationné à cet endroit-là. Il s'y connaît en voitures, à ce qu'on dirait : « Une 605 », a-t-il précisé. C'est la tienne ? C'est pour m'observer que tu t'es ainsi fagoté ? Va dormir, maintenant, Geoffroy. Et ne t'inquiète pas pour tes crimes, ils seront couverts.

— Vincent Karoly a la police aux fesses, essayai-je avant de m'avouer définitivement vaincu. Ta « monsieur » Ogradov se fera piquer par ce biais...

— Non : d'abord parce qu'il s'agit d'une tout autre affaire et que, malgré ses gesticulations et ses flics, le magistrat-instructeur aurait besoin, pour poursuivre, d'un réquisitoire supplétif et qu'il ne l'aura tout simplement pas. Ensuite parce que, si ce Karoly devenait trop embarrassant, eh bien « monsieur » Ogradov s'en débarrasserait... (Bien sûr. Vu comme ça, c'était simple. Tellement simple.) Bonne nuit, maintenant, Geoffroy.

— Bien sûr, Josuah, bien sûr. Je te retarde... Et tu gagnes quoi, là-dedans ?

— Ah, moi ? Mais rien du tout. Sauf l'estime de quelqu'un et la confirmation du mépris que je te porte et, en effet, t'ai toujours porté. Et que tu me frappes avec une crosse de pistolet n'y changera strictement rien.

Je suis sorti, la queue entre les jambes, sous son regard sarcastique. J'ai atteint Dijon vers 6 heures du matin ou un peu plus. Serait-il vraiment possible que ma nouvelle idée, celle qui m'était venue à l'esprit lorsque Josuah avait prononcé certains mots, fût véritablement plus conne encore que les précédentes ?

Et notamment : Peut-on pousser l'art du trompe-l'œil et la fourberie jusqu'à se faire expressément tabasser et violer pour donner le change ? Et gagner du temps. Bien sûr : gagner du temps.

Je ne le savais pas ; mais il allait sérieusement falloir que je me renseigne. Vingt-six ans, « monsieur » Ogrodov, n'est-ce pas ?

La chose, donc, est certaine : je suis une merde, un étron sec. Et Josuah ne me l'a pas envoyé dire.

C'est cette pensée-là qui me réveilla, mais je mis un moment à recoller les morceaux. Bon. Après m'être fait ridiculiser par Josuah, j'avais rejoint ma voiture et roulé vers un sud approximatif.

Comme si je me dirigeais vers Madrid. Mais je n'avais tenu que jusqu'au grand échangeur de Beaune. Et il était plus de 11 heures du matin et j'avais dormi au Mercure... Pour l'instant, rien de plus. Y aurait-il jamais quelque chose de plus ?

A moins, évidemment, que ma nouvelle idée conne ne se mette à prendre une trop grande place dans ma tête. De toute façon, pour commencer, cela impliquait que je *localise* « monsieur » Ogrodov... Et puis c'était tellement énorme que je commençai à me dire que j'étais cinglé, cinglé d'imaginer des choses pareilles, en buvant du café et en dévorant tout le petit déjeuner. Oui : Comment voir « monsieur » Ogrodov en face ? Comment savoir où elle se trouvait ? Josuah,

sans aucun doute, le savait. Vu la teneur de notre dernière entrevue, je ne me voyais vraiment pas retourner lui poser la question !

Il fut ensuite midi et demi et je m'aperçus que j'étais planté devant l'hôtel-Dieu de Beaune, décidément incapable de fixer mon esprit sur quoi que ce soit d'autre. Ce n'était pas le conflit psychique destructeur, ni la « tempête sous un crâne » ; c'était mou, incertain et gluant.

Je m'en fus au hasard, par des rues éternellement bourrées de touristes, et finis par me retrouver de nouveau planté ; cette fois-ci, devant le Relais de Saulx.

Pigeon et foie gras au jus de truffe. Gevrey-chambertin.

Bien. Très bien, même. Et après ? Après, juste le numéro de la Cadillac immatriculée à Zurich, enfin... dans le canton de Zurich, qui n'est pas si petit que ça. Et alors, à qui demanderais-je à quoi ce numéro pouvait correspondre ? Filandreux, totalement abstrait. Inutile.

Et pourtant...

Maintenant, mon idée conne m'agaçait comme une dent sensible sur laquelle la langue ne peut s'empêcher de revenir : « monsieur » Ogrodov était Sylvie Chalamont, et voilà tout.

« ... tellement admirable, aussi, pour se grimer, tellement formidable dans l'art du mensonge... » Ainsi avait parlé Josuah.

Quoi d'autre, encore ? Je ne savais plus. Si : « un génie du trompe-l'œil », voilà.

Est-ce qu'un aussi joli corps pouvait renfermer une âme aussi noire ? Autre chose : je ne la voyais pas conduisant une Cadillac. Si c'était elle, si je ne dérivais pas dans les sphères de la spéculation délirante, alors, c'était plutôt au volant d'une Porsche ou d'un coupé Mercedes que je l'eusse vue. Mais justement : génie du trompe-l'œil se manifestait peut-être là-dedans aussi... Une Cadillac immatriculée à Zurich : n'attend-on pas un gros et soigné banquier zwinglien des bords de la Limmat ? Et, en lieu et place, vous trouvez une jeune fille androgyne d'origine serbo-bosniaque qui traite ses tueurs au fouet. Car c'était incontestable : convenablement grimée et habillée, les seins suffisamment comprimés, Sylvie Chalamont devait, assez aisément, pouvoir passer pour un homme jeune. Avec un petit peu de maquillage pour ombrer les joues ? Que savais-je, moi, de la façon dont on s'y prend vraiment pour se grimer ?

Cela supposait une rouerie infatigable de sa part ; et, de la mienne, une capacité à spéculer vraiment sensationnelle.

Je me levai, m'enquis des moyens de téléphoner.

— Ah ! Rouvieux. Z'êtes où, mon vieux ?

— Saragosse, mentis-je gaiement.

— Bien, bien, fit Le Bohec, que je jugeai plus nigaud encore qu'à l'accoutumée.

— Dites-moi, je suis sacrément emmerdé : il y a un Suisse avec une grosse bagnole américaine qui m'a tapé. Bon... J'ai pu relever son numéro avant qu'il file...

— Où ça ?

— Mais ici ! A l'instant même !

— Nom de Dieu de porcs, ces gens-là, bordel !

— Je me suis dit...

— Mais bien sûr ! Je vais vous trouver le nom du proprio ! Et tout de suite, même. Je vous rappelle...

— Non, non, non ! Faut que je fasse de la route, moi ! Non, je vous rappelle dans deux heures, ça va ?

— Je m'occupe de ça, Rouvieux, bien sûr.

*
* *

Je franchis la frontière suisse vers 10 heures du soir. J'avais poireauté dans Beaune et alentours pendant deux heures avant de rappeler Le Bohec, qui avait obtenu le renseignement de son pote si bien placé à la préfecture de police de Paris : grand sauteur de contrav', à ce que j'avais cru entrevoir.

Mon esprit travaillait à plein, ce qui était une bonne nouvelle, finalement... Si *vraiment* Sylvie Chalamont était « monsieur » Ogradov (alias Soltan Ogrovic, alias qui d'autre encore ? Renate Usling, puisque c'était à ladite qu'appartenait la Cadillac), oui, si tel était le cas, alors elle avait, en plus de ses divers talents, un culot vraiment sensationnel.

Il en fallait, assurément, pour avoir enfilé l'un derrière l'autre tous les bobards qu'elle m'avait servis, depuis l'instant où je l'avais trouvée, à moitié ou aux trois quarts assassinée dans son appartement de Saint-Germain-en-Laye... A ce sujet, d'ailleurs, *si* c'était bien elle, elle ne s'était sûrement pas fait tabasser pour donner le change : les gens qui l'avaient ainsi arrangée lui en voulaient certainement. Qui, alors ?

« Pfouhh, fis-je tout haut en fonçant sur l'autoroute qui surplombe Lausanne, vu les jeux auxquels elle se livre, ce ne sont pas les gens qui veulent sa peau qui doivent manquer... »

Demeuraient pas mal d'énigmes, mais si c'était bien elle, alors, elle ne demanderait certainement pas mieux que de me les expliquer.

Problème : j'étais tellement heureux que ce ne soit pas elle qu'on avait retrouvée morte du côté de la centrale de Nogent-sur-Seine, je me racontais tellement qu'elle était « monsieur » Ogrodiv qu'il fallait bien le constater, j'étais amoureux. Nouvelle catastrophe. Et elle, sans doute, me prenait depuis le début pour un ver de terre.

Avec ses talents d'escroc, son orgueil fabuleux et tout ce que m'avait décrit ce menteur de Josuah, avec tout ce que je savais d'elle, également (et, en un certain sens, j'en savais bien plus que cette salope de Josuah), comment un petit bourgeois d'ingénieur de mes deux pourrait-il l'intéresser ? Sauf, comme ça, en passant, pour me remercier de l'avoir aidée.

Pendant qu'elle faisait assassiner Saint-Yves et dissoudre dans de l'acide les corps des deux Africains. La police pouvait toujours les chercher pour les expulser, ceux-là !

Si elle avait le moindre humour (ce qui était évidemment le cas), comme elle avait dû rire de moi ! Et de Josuah aussi, bien entendu. Et peut-être même, au fond, de tout le monde.

Si c'était elle. Elle qui avait réussi à faire semblant de pâlir en apprenant la mort abominable de Saint-Yves. Lorsque je lui avais avoué le meurtre du petit

assureur, si je me remémorais convenablement les choses, n'avait-elle pas fait preuve d'un stupéfiant sang-froid ? N'était-ce pas dès cet instant que j'aurais pu (ou dû) flairer quelque chose ? Oui, mais je ne l'avais pas fait. Peut-être tout bonnement parce que nous venions (ou presque) de faire l'amour ensemble pour la première fois et que je n'avais pas l'esprit à m'interroger à son sujet. Et encore : Lorsque Josuah était revenu de Paris, pour dire qu'en gros il n'avait rien pu trouver de significatif sur les combines autour de Züso AG, n'avait-elle pas eu un air soulagé ? Je ne m'en souvenais plus ; mais peut-être bien, oui...

Et quelque chose me faisait penser que « monsieur » Ogradov était la personne qui m'avait si bien fait l'amour : un détail qui la trahissait, son don pour le dessin, son art du trait et de la caricature. Voilà qui allait certainement de pair avec un autre art, celui des pseudonymes, celui des déguisements et des mensonges. Comment faisait-elle pour ne pas se tromper, dans une si astronomique quantité de bobards ?

La seule chose authentique, en elle, ce devait être sa peur panique de l'orage. Oui. Sylvie Chalamont avait peur de l'orage. En dehors de ça, il y avait certainement fort peu de choses dont elle avait peur, cette singulière jeune fille...

A Berne, je trouvai à dormir au Hilton de l'aéroport. Et si je me trompais ? Si elle était vraiment morte ? Cela, c'était l'idée insupportable. Mais c'est bien cette idée qui me travailla toute la nuit. Celle-là et aucune autre.

*
* *

Je mis un temps fou. Au Bahnhofstrasse, 87, à Zurich, siège de Züso AG, une charmante jeune femme m'a dit, vers 2 heures de l'après-midi, que M. Ogrodov n'était toujours pas rentré de Paris et que, de toute façon, il allait d'abord dans sa propriété proche de Glarus, sur la route menant au Sustenpass.

J'affrontai dans l'autre sens les embouteillages interminables et les tramways. A 15 heures, pratiquement à la sortie de Zurich, je trouvai à manger des saucisses fumées et de la choucroute acide ; mon idée obsédante était devenue à peu près physique, et j'avais l'impression que je pouvais la *toucher*.

Ensuite, je me perdis et ce n'est que vers 16 heures que je me retrouvai sur l'autoroute vers Bad Ragaz et compris que, pour rejoindre Glarus, il fallait sortir à Nieder-Urnen. Après Glarus, la route vers Altdorf. D'après ce qu'avait dit la fille de Züso AG (qui paraissait trouver l'ensemble de mes questions normal et même naturel), il fallait monter pendant une trentaine de kilomètres et prendre à droite vers Schlüchterwill.

Vers 7 heures du soir, au sein des montagnes qui m'entouraient maintenant, et au sortir de la forêt, quand cela devint extrêmement beau, dans la nuit tombante violet, rose et bleu, sur les montagnes enneigées, un panneau indiquant SCHLÜCHTERWILL se manifesta. Je pris la route tracée en noir dans au moins cinquante centimètres de neige assez sale de part et d'autre.

Je passai Schlüchterwill, son église au clocher à bulbe et ses paysans pauvres : la Confédération helvé-

tique ne se réduit pas aux fastes de Genève, au luxe de Berne et au port de plaisance de Lausanne.

Ici, il s'agissait d'une misère douce et honnête au milieu de belles montagnes, dans le canton d'Uri, entre l'Aar et les Grisons.

Etait-ce donc cela le repaire de « monsieur » Ogro-dov ? Parmi les troupeaux de vaches envoyés par Dieu pour la pub du chocolat Suchard ?

« Je crois que vous devez passer le pont et tourner à votre droite », avait dit la jeune fille bien propre de Züso AG, ajoutant qu'elle n'y était jamais allée.

Donc, je passai le pont en pierre et donc, encore, je tournai à gauche. Où étais-je ?

Maintenant, la nuit était presque tombée.

« Schlüchterwill. Trauerkloster », avait encore dit la jeune fille blonde précocement grasse qui se tenait à la réception de Züso AG.

Je ne sais pas beaucoup d'allemand, moins encore de « Schwizer Dutch » mais enfin, cela voulait incontestablement dire « cloître du deuil ».

Et maintenant, une route tortueuse et glissante se présentait à mes roues. Un petit kilomètre en rapide descente.

Au bout de cela, de vieilles pierres illuminées en blanc dans la nuit désormais tombée. En effet, certainement un monastère, celui de l'affliction, comme on pouvait aussi traduire.

Je me garai face à un vaste porche.

Il me semblait être au bout d'un circuit, un circuit sombre et bizarre : une histoire pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot et ne signifiant rien.

Il y avait une corde qui pendait et permettait d'actionner une grosse cloche. Elle tinta admirablement à travers toutes les montagnes du monde.

Et il y eut encore un temps. Et il y eut un homme vieux et sale qui vint m'ouvrir et s'enquit de ce que je voulais.

— Je voudrais parler à M. Ogrodov, dis-je en rassemblant le peu d'allemand que je pouvais.

Il ne sembla pas surpris. Il sentait la vache et se tenait dans une lumière jaune. Sa bouche fit, à peu près :

— *Neut her. Ogrodov, ken' ig nit.*

Il ne paraissait pas spécialement méfiant : il n'était que vieux et sale.

— Renate Usling, essayai-je, frissonnant de froid et n'y croyant plus.

— *Ha ? De toochter ? Jo jo. 'rein.*

Et il me faisait un grand sourire, me prenait par le bras.

J'avançaï donc dans une cour misérable aux communs ruinés.

Le vieux cria :

— *Renate ! 'mal her !*

Une fille rousse en bottes de caoutchouc jaune parut, qui même dans la nuit et sous la lumière jaune semblait sortir tout droit d'une mare de purin. J'étais à six milliards de lieues de l'arrogante, belle et fine Sylvie Chalamont.

— *Jo ? 'z'wollen ? Mein Herr ?*

Elle avait vraiment peu une tête à être propriétaire d'une Cadillac. Et la fille de Züso AG, il y avait deux écoles : ou bien elle était d'une bêtise à faire fondre

les murs ou bien elle savait très bien ce qu'elle faisait, la deuxième hypothèse étant la plus probable. Elle protégeait sa maîtresse, et voilà tout.

Au bout d'un gros quart d'heure passé à s'enliser dans des bribes d'allemand rudimentaire, sous le regard brillant du père, le mec bien lourd que je suis finit par comprendre ce qui rendrait bavarder la fille qui servait évidemment de prête-nom à « monsieur » Ogrodov : je sortis de ma poche deux billets de cinq cents francs suisses, en espérant que ça suffirait. Et ça suffisait amplement.

Dix minutes encore à palabrer, moi dans mon allemand exécrable et eux dans leur « Schwizer Dutch » atroce. A la fin, cette pauvre fille rentra dans la misérable demeure au fond du vieux cloître ruiné et revint avec un morceau de papier jaunâtre où elle avait tracé, d'une écriture enfantine : *Casa Tschulin, Savognin-Graubünden*.

Elle me sourit d'un air naïf et dit :

— *Ort sie finden Herrn Ogrodov.*

L'air naïf devint un court instant narquois et elle ajouta :

— *'der Fraülein Ogrodov.*

Elle rit et, du coup, faillit être jolie, l'espace de deux secondes.

Son père, lui, regardait avec fascination les deux billets que sa fille lui avait donnés. L'ensemble était effrayant de tristesse, peut-être même spécialement du fait de ce rire cristallin qui jurait complètement dans cette misère et en soulignait l'impasse. Une vache meugla.

Elle, donc, savait que « Herr » Ogrodov était, en fait, « Fraülein » Ogrodov.

Je fis un sourire vague et fus content de ressortir de cette fange. Je trouvai à dîner et à dormir à Glarus.

Maintenant, j'en étais presque certain, c'était bien Sylvie Chalamont, la personne après laquelle je courais.

*
* *

J'ai très peu de don pour les langues : déjà, le suisse allemand de ces pauvres gens m'était quasi incompréhensible, alors les parlers rhéto-romans, c'était vraiment la tasse, le romanche comme les autres, mais enfin il y a pas mal de touristes à Savognin et, à la boulangerie où je m'adressai, ils trouvèrent un peu de français pour m'expliquer.

Il était à peu près 4 heures de l'après-midi, les montagnes étaient immenses et splendides et le ciel d'un bleu assez pâle de carte postale. Superbes, les Grisons.

Suivant les indications de ma boulangère, je repris la route de Coire, ressortis de Savognin, tournai à gauche, passai devant la petite chapelle qui m'avait été indiquée, et la route devint plus petite, si c'était encore possible, s'enfonçant dans la forêt de sapins.

Je me demandai comment une Cadillac « Fleetwood » pouvait se glisser là-dedans, mais, apparemment, c'était possible : après un long mur, il y eut les vantaux ouverts d'un portail et au fond, devant une énorme maison à l'architecture résolument moderne, ladite Cadillac. On aurait dit qu'elle me narguait.

Grosse poussée d'adrénaline dans mon organisme.

Je ne ralentis pas, continuai ma route, passai un solide petit pont en bois. Ensuite, je mis un moment à trouver un poste d'observation convenable.

Ce qui devait être un chamois me regarda avec curiosité lorsque je sortis de la voiture. Visiblement peu ému, il resta à une vingtaine de mètres de moi, puis s'en retourna à couvert, sous les sapins.

J'avais sous les yeux un splendide paysage, de quoi me perdre dans des abîmes de rêveries. Je laissai les montagnes en face, la vallée qui s'étalait à mes pieds et mes rêveries abyssales, pour me concentrer sur cette maison à l'architecture d'une extrême élégance et d'un goût incontestablement féminin.

« Je t'ai retrouvé, "monsieur" Ogrodov ! » ris-je doucement.

Vint le moment où, derrière moi, le soleil allait disparaître en rouge derrière la montagne et où la neige se parait de bleus et de violets intenses. Inutile de rester là, à observer cette maison où il ne se passait strictement rien ; du reste, la seule chose un peu intéressante, c'était la toiture...

C'est à cet instant précis que j'ai relevé les jumelles pour (hasard ou pressentiment ?) inspecter la route nationale n° 3 Chur (Coire)/Saint-Moritz. Je n'en sais rien et n'en saurai jamais rien. Et là, il m'apparut qu'une Pontiac Transam d'un noir brillant arrivait à l'entrée de Savognin.

Et qu'elle ne portait pas de plaques d'immatriculation suisses, lesquelles sont blanches, et parfaitement repérables, même à une telle distance.

Mes poumons se vidèrent et je criai absurdement, mon esprit devint instantanément une pure mécanique à demi folle. Et je ne riais plus du tout, Dieu sait !

Que faire ? Berlurais-je ? En sus de cela, c'était effrayant, mais j'étais paralysé, toute possibilité d'action inhibée. La voiture noire fut ensuite cachée par les maisons de l'entrée de Savognin.

Nom du Seigneur ! Avais-je rêvé ? Bouge-toi ! Ces gens-là n'avaient aucunement été mis à ronger dans de l'acide, non plus qu'incinérés dans la région d'Auxerre ! Josuah m'avait servi une salade de plus, pour se faire mousser.

A l'idée de me retrouver face à Gueule en Or (Daouah Bawako) et de faire connaissance avec sa princesse (Sonedî Afoukassa), j'étais terrorisé. Je devais même être gris de peur.

Montaient-ils ici ? Je ne le saurais que lorsque le capot de leur Transam entrerait dans la propriété que je surveillais (et où demeurait Sylvie, cela, j'en étais maintenant certain, simplement parce que je le *senta*s, et c'était amplement suffisant).

Sinon, les arbres me cachaient presque tout.

Etait-elle seule ?

Ils allaient la découper en lanières, aucun doute là-dessus. Et il aurait fallu que j'arrive, maintenant, le héros ultime et invincible, ou quelque chose d'approchant. Au lieu de quoi, je demeurais planté, frissonnant de terreur.

Dix minutes pour me décider, calmer ma frousse de sale paniquard, prendre le « Korriphilia » dans le coffre de la 605 où je l'avais déposé pour passer la frontière suisse.

Pour descendre à pied au milieu des sapins, en me demandant comment j'allais m'y prendre. Seule certitude : le paniquard ne devait faire strictement aucun bruit.

Mais enfin, merde ! Qu'est-ce que je foutais là ?

Les grands vantaux de la « casa Tschulin » (qu'est-ce que c'était donc que ce nom à la con ?) étaient demeurés ouverts, maintenant la nuit était pratiquement tombée et il faisait extrêmement froid. Et la Pontiac Transam était garée de manière à interdire toute entrée ou sortie, en travers du portail. C'était là un message parfaitement clair. Je parvins à me glisser entre le vantail et le monstrueux pare-chocs avant, et passai d'un coup de la terreur panique à la haine glacée. Il y avait de la lumière dans cette jolie maison, mais les stores métalliques étaient baissés aux trois quarts, à ce que je jugeai.

J'allai sur le bord pauvrement herbu de l'allée, pour ne pas faire crisser le gravier, et m'en fus à la grande baie vitrée sur le côté droit, avec, dans le dos, la vue sublime sur les montagnes au-dessus de Savognin, illuminées par la lune.

Je jetai un regard sous les stores : une scène de sadisme ordinaire, du moins à ce que je supposai. Une femme, entièrement nue comme il se doit, était pendue par les pieds, écartelée.

Gueule en Or tournait autour, avec un sourire maniaque jusqu'à la caricature et son rasoir-sabre en or qui, lui, n'avait malheureusement rien du tout de caricatural. Sur un canapé de cuir jaune, une petite bonne femme noire, vraiment microscopique, contemplant l'ensemble et, visiblement, interrogeait. Et ce

corps, nu et ainsi offert, parfaitement sans défense, je le connaissais très bien. Sylvie.

J'armai le « Korriphilia » et tirai, visant la tête de Gueule en Or. Que faire d'autre ?

La balle de 45 fit un trou dans la verrière (qui, pourtant, eut le bon goût de ne pas s'effondrer) et un autre en plein dans l'œil gauche de M. Daouah Bawako. Le fracas gras du départ de la balle dut se répercuter à l'infini dans les montagnes pendant qu'éclatait cette saleté de tête.

La Noire microscopique, je l'entendis très bien hurler au bout de deux secondes de stupéfaction. Ensuite, je la vis fouiller furieusement dans son sac.

En une fraction de seconde, je compris : elle n'allait pas chercher à se défendre ; elle allait commencer par tuer Sylvie.

Elle sortit de son sac un pistolet doré mais je tirai trois fois, lui écrabouillant le corps sous les impacts. Du 45 à moins de cinq mètres...

Toute la police du canton de Chur sous dix minutes, cela était garanti sur facture.

A coups de crosse, je me fis un passage dans la verrière sans me couper aucunement.

Sylvie, la tête en bas, me regardait sans comprendre. A la vue de la poitrine et du ventre de la petite princesse noire, il me vint un puissant goût de bile, mais je parvins à me retenir pour m'occuper de détacher Sylvie, ce qui ne fut pas simple.

— Qu'est-ce que... ? essaya-t-elle.

Je l'aidai, elle avait évidemment un vertige épouvantable.

— Toi, ça alors... Mais...

— Ecoute, on verra plus tard. Il faut que nous soyons en Italie dans deux heures au plus tard.

— Oui, oui, bien sûr. Tu...

— Vite. Les détonations ont dû s'entendre jusqu'à Davos.

Elle était digne d'elle-même. Elle ignora les deux corps déchiquetés, disparut dans la maison et revint, moins de cinq minutes plus tard, habillée et une valise à la main.

— On laisse tout comme ça ?

— Que veux-tu faire d'autre ?

Elle hocha la tête, fit :

— Bien sûr. De toute façon... Oh ! Et puis rien.

Exact. Il n'y avait en effet aucun commentaire d'aucune sorte à faire au sein d'un tel épouvantable gâchis : comment expliquer à la police cantonale que j'avais été obligé de tuer ces deux Noirs au moment où ils avaient déjà commencé à torturer « monsieur » Oгородov, charmante jeune fille en demeurant, laquelle, d'ailleurs, roulait en Cadillac en ayant emprunté le nom d'une pauvre jeune paysanne de Schlüchterwill, dans le canton de Glarus... Etc. J' imagine que les prisons suisses sont à la hauteur de la réputation de la Confédération helvétique : hygiène garantie et cafards assurément bannis.

C'est la mort dans l'âme que Sylvie abandonna sa jolie maison et sa grosse Cadillac. Ensuite, je la tirai frénétiquement sur les six ou sept cents mètres qui nous séparaient de la 605.

Elle vit, dit :

— Ah ! C'est de là que tu m'espionnais ?

Je souris peut-être un peu, essayai un « non » peu crédible.

De Savognin à Saint-Moritz, il y a une trentaine de kilomètres par le Julier Pass, à presque 2 300 mètres d'altitude.

Ça me parut interminable, à trente à l'heure derrière des poids lourds en incroyable quantité, la nuit, sur une route aussi petite. Sylvie ne parlait que par bribes et la lune émettait une lumière blafarde.

Après Saint-Moritz, la N 3 tourne à droite pour dégingoler très vite en virages extrêmement dangereux vers l'Italie et le lac de Côme.

A la frontière, un barbu somnolent nous fit un signe nonchalant et, vers minuit, je garais la 605 devant la gare de Chiavenna.

On était en Italie et non plus en Suisse : il y avait donc encore des restaurants ouverts et toute une vie que la très suisse austérité, à quinze ou vingt kilomètres de là, ignore entièrement.

— Geoffroy ?

— Oui ?

— Je...

— Laisse tomber ; tu sais très bien que je ferais n'importe quoi pour toi.

C'était curieux : j'avais le sentiment de prononcer une obscénité.

Ou bien d'avouer un défaut.

— Je ne le savais pas, Geoffroy, vois-tu ?

Je lui souris et l'embrassai chastement. Elle dit encore :

— Ce que tu as changé depuis la première fois que nous nous sommes rencontrés, dans ce restaurant de Bourg-en-Bresse... Tu te souviens ?

Si je me souvenais ! A ce moment-là, ce n'était que le tout tout début du boubier. Oui, je me souvenais, Dieu sait !

— Je dois être devenu un peu moins con ; c'est toujours ça de pris. Tu viens, « monsieur » Ogradov, on va dîner ?

Elle sourit comme seules les femmes amoureuses savent le faire, et c'était extrêmement réconfortant, un sourire comme ça. Surtout après avoir subi ce qu'elle venait de subir, qu'elle soit capable de cela, de sourire ainsi, cela en disait long sur ce caractère d'acier.

— Comment as-tu deviné, au fait, Geoffroy ?

— A cause de ton art du trait.

— De mon quoi ?

— De ton talent de dessinateur et de caricaturiste. Je me suis dit que ce talent-là, tu l'utilisais peut-être aussi pour te grimer ; et puis, je ne te voyais pas morte.

— Geoffroy. Tu m'as sauvé la vie, tu sais ?

— Oui. Ils t'auraient fait mourir dans des tortures épouvantables.

— Lorsque tu es intervenu, la petite princesse était en train de m'expliquer que je regretterais d'être née.

Elle frissonna, je demandai :

— Tu m'expliqueras ?

— Je te dois au moins cela.

*
* *

Lorsque je me suis réveillé, dans cette triste chambre d'hôtel, Sylvie dormait sur le ventre. Et cette fille,

aventurière incontestable, me présentait un visage d'enfant endormie d'une singulière douceur. Contraste et ensorcelante.

Et à quel moment, déjà, me l'étais-je ainsi décrite, ensorcelante ?

Lorsque je l'avais ramenée chez Josuah ; mais, évidemment, à ce moment-là, je n'aurais pu soupçonner qu'elle fût « monsieur » Ogrodov...

C'était à ce moment-là, également, que cette saloperie de traître de Josuah m'avait dit qu'elle était « d'une autre stature » et que nous avions ri, vu que c'était la comparaison avec ma pauvre Karine d'ex-épouse qui avait conduit Josuah à dire ça.

Et en effet : « d'une autre stature » était vraiment l'expression qui convenait. Et elle était « Serbe de Bosnie », recherchée pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité ? Ça me paraissait hors du sens, ça aussi. Mais enfin, pour moi, ces temps-ci, ce qui était « hors du sens » était quasi illimité ; à commencer par ceci que j'en étais à cinq meurtres et que jamais je n'aurais imaginé un jour en commettre, et encore moins que cela me laisserait dans un si foutu état d'indifférence.

Geoffroy Rouvieux était devenu dur et très vraisemblablement capable de cruauté ; oui, pour elle sans doute, je pouvais devenir cruel.

Je parvins à m'habiller et à sortir de la chambre sans la réveiller. Il était 10 heures du matin, il pleuvait sur Chiavenna, et je n'avais aucune idée de ce qu'il convenait maintenant de faire. Je bus du café et de l'eau minérale en regardant les gens aller et venir sur la place de la gare, essayai de déchiffrer *La*

Stampa et ne parvins pas à grand-chose. La fille, à son bar, lisait un journal à scandales en se limant des ongles au vernis presque noir et largement écaillé.

Elle descendit vers 10 h 30. Selon son habituelle façon impérieuse de mener gens et choses, elle demanda un café qui fut sur la table quasiment avant qu'elle ait fini sa phrase.

Je la laissai boire son café, allumer une cigarette. Ensuite, je demandai :

— Que fait-on, maintenant ?

— Hein ? Ah ! Mais c'est évident. Il nous faut quitter l'Italie de toute urgence.

— Et pour aller où ?

Elle commençait à comprendre qu'elle avait usé tout son capital de chance et de culot et n'en continuait pas moins à lutter avec la dernière opiniâtreté. J'admirai, et dis :

— En principe, je devrais être à Madrid depuis hier.

— Eh bien ! Vas-y.

Et cette formule glacée et méprisante, venant de sa part et à moi adressée, m'a douché. Littéralement, mon rêve s'est interrompu de façon parfaitement nette, je l'ai regardée comme si elle habitait une autre planète, une planète invisable. Je me suis levé et je suis parti vers la 605 sans me retourner, ni non plus lui dire un quelconque « Au revoir ».

Quand la voiture est repassée devant le bar de l'hôtel, elle n'était déjà plus assise à la table. J'ai mis presque deux jours pour arriver à Madrid.

Ce n'est qu'hier, environ un mois plus tard, alors que tout n'est pas perdu dans mes projets de rabibo-

chage avec Karine et que j'ai pu voir mes filles deux fois, que le printemps chauffe Madrid où je retourne pour la quatrième fois, que j'ai aperçu sa photographie dans un journal ; c'est elle, sans nul doute. Elle est quelque chose comme secrétaire d'Etat à l'Industrie en République croate, et tout un chacun admire sa jeune carrière, laquelle, manifestement, sera brillante.

Quant au reste... Le « Korriphilia » est en fin de compte le seul souvenir un peu tangible de tout ce chaos, de ces jours où j'ai été ballotté, trompé, kidnappé, sans vraiment jamais *tout* comprendre, me trompant moi-même à peu près sur tout.

Tout est donc rentré dans cet « ordre » mou où se déroule de nouveau, et sans doute pour jamais, mon existence de bourgeois plutôt niais. J'ai voulu coucher sur le papier l'histoire de cette parenthèse, l'histoire de mes crimes, aussi. Parenthèse cette fois définitivement refermée.

Sauf évidemment si *elle* téléphone ; mais pourquoi une aventurière de son calibre se préoccuperait-elle de ma médiocre existence ? Elle m'a rencontré, utilisé, jeté. Geoffroy le Kleenex. Comment espérer plus ?

Pourtant, certains soirs...

